L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX No. 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

DIMANCHE MATIN, 7 MARS.

LA QUESTION DU THEATRE.

Discours

DE

M. ALEXANDRE DUMAS FILS

POUR SA

Réception à l'Académie française.

Séance du 11 février 1875.

Messieurs,

Je ne saurais mieux reconnaître la faveur exceptionnelle dont j'ai été l'objet dans votre illustre compagnie qu'en vous parlant avec toute franchise et qu'en commençant ce discours par un aveu. Lorsque tant de mes confrères, bien supérieurs à moi, ont dû frapper plusieurs fois à votre porte avant qu'on la leur ouvrît, comment se faire-il que je n'aie eu qu'à me présenter pour qu'elle s'ouvrît toute grande, et pour ainsi dire, toute seule ? Il y aurait là de quoi m'inspirer un grand orgueil si je ne connaissais la véritable raison de cette sympathie.

Pour arriver jusqu'à vous, messieurs, j'ai employé des moyens magiques; j'ai usé de sortilèges. Rétif à mes seuls mérites, je me serais bien gardé d'affronter jamais votre jugement, mais je savais qu'un bon génie, — c'est le vrai mot, — combattait pour ma cause, et que vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-mêmes de votre choix. Ainsi, dit-on, l'ouvrier qui a reçu un nom que vous aurez voulu, depuis longtemps, avoir l'occasion d'honorer et que vous ne pouvez plus honorer qu'en moi. Aussi, est-ce le plus modestement du monde, croyez-le, que je viens aujourd'hui recevoir une récompense qui n'a été si spontanément accordée que parce qu'elle était réservée à un autre. Je ne puis cependant, je ne puis l'accepter que comme un dépôt; souffrez donc que j'en fasse tout de suite et publiquement la restitution à celui qui ne peut malheureusement plus la recevoir lui-même. Et permettant que cette chère mémoire revienne aujourd'hui une telle gloire de mes mains, vous m'accorderez le plus insigne honneur que je puisse ambitionner, et le seul auquel j'aie vraiment droit.

(Suit un éloge de Lebrun et de ses ouvrages; nous passons cette partie du discours et nous arrivons au passage où Dumas traite *in extenso* la question du théâtre).

Après s'être retrempé aux grandes sources, M. Lebrun revint en France, plus sûr de lui et préparé à son grand combat. Ce grand combat, ce devait être une nouvelle œuvre dramatique : le *Cid d'Andalousie*, et ce fut un combat véritable. Hélas ! la victoire resta à l'ennemi.

La pièce ne fut représentée que quatre fois, malgré les efforts réunis de Talma et de Mlle Mars, malgré le talent de l'auteur, car il y a des parties de premier ordre dans cette pièce. En tête de ce drame, qu'il n'a fait imprimer que trois longtemps après la première représentation, M. Lebrun a publié une préface où il recherche les causes de son insuccès. Il croit les trouver dans les sévérités de la censure, dans le mauvais vouloir de quelques confrères, dans le parti pris des défenseurs de l'école classique désireux de prendre leur revanche de la victoire de *Marie Stuart*. M. Lebrun en appelle à la postérité. Nous qui sommes déjà pour lui la postérité, et la plus respectueuse et la plus sympathique qu'il puisse avoir, nous croyons que cet insuccès ne tient pas absolument aux raisons que donne le poète. Elles y feront bien pour quelque chose, mais ce ne sont là, en somme, que les difficultés inséparables du métier même, et nous avons tous plus ou moins à les combattre. L'insuccès du *Cid d'Andalousie* tient, selon moi, messieurs, à ce que, dans cette pièce, M. Lebrun a eu l'audace d'attaquer le dogme fondamental du théâtre qui exige... Mais auparavant, messieurs, permettez-moi de revenir un peu, — beaucoup en arrière, et de remonter jusqu'à l'autre *Cid*, celui de Corneille.

Vous savez, messieurs, qu'il y a deux cent trente neuf ans, en 1636, un an après que le cardinal de Richelieu eut fondé cette Académie, vous vous êtes trouvés dans une situation assez délicate. Voici le fait :

Un jeune poète roueunais, nommé Pierre Corneille, déjà connu par des œuvres distinguées, avait fait un chef-d'œuvre de l'ordre dramatique de premier ordre par une comédie héroïque intitulée : *le Cid*. Dès le lendemain de ce succès, l'œuvre de cet heureux jeune homme était devenue la comparaison par excellence. Quand une chose était exceptionnellement belle, on disait : beau comme le *Cid*. Pour se faire une idée de ce triomphe, il n'y a qu'à compter, si l'on peut, les ennemis qu'il amenait contre le triomphateur. Le plus grand et le plus redoutable fut le cardinal de Richelieu lui-même ; le Cid ne fut-il pas cette fois perfide fut Scudéri; et le second, à l'imitation du premier, dit-on, publia contre l'auteur du chef-d'œuvre le pamphlet des plus acerbes et des plus injustes. Cette diatribe vous était adressée, messieurs, et elle vous engageait, pour ainsi dire, d'avoir à donner votre opinion sur l'œuvre nouvelle. Vos statuts vous interdisaient d'intervenir dans un débat de ce genre sans la permission ou l'ordre du cardinal et sans le consentement des deux parties. M. de Scudéri vous sommait, le cardinal vous permit. Corneille accepta.

L'embarras était grand. Vous deviez tout à votre fondateur; vous vous défiriez tout ne pas déplaire, ne fût-ce que par reconnaissance, et vous savez qu'il tenait, pour des causes que l'on ne connaît pas encore très bien aujourd'hui, à ce que l'œuvre fût vivement battue en brèche par quelqu'un qui eût l'air de faire : peut-être même, en l'absence de tout autre, voulait-il arriver à l'intuition. D'un autre côté, vous, de pouvoir pas, vous ne vouliez pas, par un jugement partial, former peut-être à tout jamais la carrière à celui dont le coup d'essai était un coup de maître, et qui allait remettre votre justice et votre bonne foi. Vous n'avez pas alors toute l'indépendance que vous fut acquise plus de deux siècles d'existence et de dignité. Vous êtes-vous alors, vous, qui, depuis lors, vous êtes nommés une commission, laquelle, après cinq mois de travail, chargea M. Chapelain de rédiger votre réponse. Il le fit avec autant de franchise que d'habileté, si bien qu'il ne satisfit, mais qu'il n'irrita complètement ni le cardinal, ni l'auteur, ni l'opinion. Ce qu'on appelle aujourd'hui le langage académique, rien n'est difficile de dire la vérité avec toute la sincérité, toute la courtoisie, et toute la finesse possibles, le langage académique est, on peut le dire, fondé chez vous de ce jour-là. Du reste, bien pendant quelque temps de faire croire que vous avez sacrifié la cause de l'art, que vous avez sacrifié le poète, ceux qui insultaient le *Cid* que vers l'auteur, mais comme l'auteur fini par être des vôtres, comme vous n'avez cessé, depuis lors, de l'honorer et de le glorifier, comme il dédia le *Cid* à la nièce du cardinal, qu'il dédia *Horace* au cardinal lui-même, qu'il épousa par sa protection la femme qu'il aimait et qu'il continua à recevoir de lui une pension, il ne resta pas longtemps de ce conflit, si ce n'est le mystère de la persécution que Corneille avait eu à subir de la part du ministre de Louis XIII. Pourquoi cette persécution ?

Lebrun se répandit, et il est encore accrédité, que le cardinal, qui avait la prétention d'être un auteur tragique dans ses moments de loisir que pouvaient être les moments de loisir du cardinal de Richelieu ?, et qui suppléait au temps et au génie dramatique qui lui manquaient en faisant faire ses tragédies par de jeunes auteurs, en voulait fort à Corneille, qui, après avoir travaillé pour Son Eminence, avait mieux aimé la quitter et travailler pour lui-même. Cette persécution naquit donc été qu'une jalousie de confrère !

Croyez-vous cela, messieurs ? Un confrère faisant usage de pouvoir que possédait le cardinal de Richelieu, se serait il calmé si facilement et si vite ? Ne se fut il pas, au contraire, acharné contre le poète en voyant que d'autres chefs-d'œuvre succédaient au premier ? Je sais qu'on a l'habitude en France, et un peu partout, de prêter aux grands hommes des petitesses de ce genre, qui les font momentanément descendre au niveau de ceux qui les jugent et qui les envient. On appelle cela les contrastes de la nature humaine. Eh bien, moi, messieurs, je ne crois pas au mot de cette légende, je suis sûr au contraire que le cardinal obéissait à une pensée d'un tout autre ordre.

Il y avait dans le *Cid*, pour Richelieu, une faute capitale, qui heurtait les idées, qui contrariait les projets de ce grand homme d'État, lequel entreprenait, au milieu des plus grandes obstacles, de constituer non seulement la monarchie, mais politique, et comme tous les grands vitaux de son pays concourraient à l'accomplissement de son œuvre. Ainsi, dit-on, par cette imprimerie royale dont, par parenthèse, M. Lebrun devait être un jour un des plus stables directeurs, il venait de fonder l'Académie française, non pas pour y être oisive, comme on l'prétendu encore, mais pour y fixer une fois pour toutes la langue, mais pour y fixer préoyant sans doute devoir être plus tard la langue d'imagination du monde, et pour être la langue universelle, pour la donner à la tenait encore en enfance, et pour donner à notre littérature naissante les moyens, l'énergie de lutter contre la littérature italienne qui la dominait toujours; il n'avait-en qu'un but, qu'un rêve, qu'il épuisait ses forces sans y épuiser son génie, c'était de fonder en toutes choses, la suprématie de la France, et il y employait jusqu'à la hache quand l'épée ne suffisait pas.

Lorsque le *Cid* parut, Richelieu se débattait justement dans les mille difficultés qui lui créaient la noblesse, la maison d'Autriche, les derniers efforts de la Ligue, les progrès de la Réforme. Je ne vous parle plus dans cet esprit pour les mesquines jalousies de l'intérêt dramatique; d'ailleurs je n'aime pas à abaisser ce qui est haut, et je tiens figure qu'entre la poésie et le poète les choses en sont parfaites tout autrement que la légende ne le raconte. Si, sans les violentes protestations de Richelieu contre le *Cid*, Corneille et Richelieu se sont réconciliés, si Richelieu a accepté des dédicaces, et si Corneille a accepté des pensions, ce n'est pas parce que l'un a fait des menaces et parce que l'autre a fait des excuses, c'est tout simplement parce que ces deux hommes ont dû s'expliquer loyalement, franchement, comme deux hommes de génie qu'ils étaient. Ma conviction est que le grand cardinal, comme on l'appelle encore aujourd'hui, a fait venir celui qu'on appellera toujours le grand Corneille et qu'il lui a dit :

"Prends un siége, Corneille, et écoute-moi. Tu es tout à la joie de ton triomphe; tu n'entends que le bruit des bravos, et tu ne t'expliques pas pourquoi je ne joins pas mes applaudissements à ceux de toute la ville; tu ne comprends pas pourquoi même je proteste contre son succès. Je vais te le dire.

"Quoi ! c'est au moment où l'essaye de refouler et d'exterminer l'Espagnol qui harcèle vos frontières des côtés; qui, vaincu au midi, reparaît à l'est, qui, vaincu à l'est, menace au nord : c'est quand j'ai à combattre, à Paris même, les révoltes et les conspirations que l'Espagnol me suscite ; c'est quand une reine espagnole, encore jeune et toujours coquette, correspond secrètement avec son frère le roi d'Espagne et prête les mains à toutes les conspirations qu'une cour légère et ignorante trame contre moi, sans se douter du mal qu'elle fait à la France ; c'est en un pareil moment que tu viens exalter sur la scène française la littérature et l'héroïsme espagnols ! Tu ne vois donc pas que tu conspires, toi aussi, que tu gênes mes desseins, et que, plus tu as de talent, plus je dois te combattre, si tu persévères dans cette voie dangereuse ? Encore deux ou trois succès du genre et de la qualité de celui-ci, et, en excitant à faux cette imagination française si facile à entraîner, tu retardes mon œuvre qui est plus importante que la tienne, et je n'ai plus que quelques années pour l'accomplir. Tu ne joues que sur des sentiments, poète; moi, qui ai charge d'État, je joue sur des faits; tu n'as qu'à te publier émouvoir, moi j'ai des peuples à remuer, et voilà pourquoi je ne peux pas permettre, ayant besoin de héros véritables, qu'on abîme à prendre pour modèles en France et qu'on acclame tous les soirs des héros qui sont non-seulement non ennemis, mais qui sont encore des héros de roman ; car tu Rodrigue n'est pas un héros chevaleresque, ce n'est qu'un paladin sentimental ; la Chimène n'est pas une âme vaillante, ce n'est qu'une imagination malade ; c'est Richelieu qui parle, messieurs ! Regarde-le en face, ton *Cid* : au point de vue dramatique, oui, c'est un chef-d'œuvre ; au point de vue moral et social, c'est une monstruosité !

"Quelle société voudrais-tu que je fondasse avec des filles qui épouse-raient le meurtrier de leur père, avec des chefs d'armée qui renonceraient à la gloire, qui désespéreraient la vie, qui sacrifieraient la patrie si leur maîtresse ne les aimait pas, et qui ne reprendraient leur valeur que lorsqu'elle leur dirait qu'elle les aime ? Ainsi, d'un côté, immolation de la famille, de l'autre, immolation de la patrie à la passion égoïste, passagère et purement terrestre. Peux-tu croire qu'il en doit être ainsi ? Vas-tu vraiment soutenir que le courage d'un grand capitaine et la destinée d'un grand pays dépendent du plus ou moins d'amour qu'une jeune fille éprouve, et te représentes-tu réellement Alexandre ou César subordonnant, l'un la conquête de l'Inde, l'autre la conquête des Gaules, au caprice de leur fiancée ? Est-ce parce que tu es jeune et tout épris d'une jeune fille que son père te refuse que tu penses ainsi ? C'est possible; alors envoie-moi le père de cette que tu aimes, je lui dirai de te donner sa fille et je te ferai une pension pour que tu puisses travailler librement. Que tout ce que je t'ai dit reste entre nous deux ; et maintenant, ami, poète, sois aimé, sois heureux, et faisons des héros que l'on puisse imiter."

Et alors Corneille a composé *Horace*, c'est-à-dire l'antithèse du *Cid*, *Horace* où cette fois, la Chimène qui préfère son amant à sa patrie est immolée de la main même de son frère ; et il a dédié ses tragédie à Richelieu, pour la grande ; le que seul qu'il lui avait donné. Tout ce qui s'est passé entre le poète et l'homme d'Etat me semble écrit en gros caractères, pour qui sait lire ce qui n'est pas imprimé, entre les lignes de cette dédicace. Peut-être, cependant, est-ce là une hypothèse d'auteur dramatique ; mais je la préfère, je l'avoue, à la légende qui accuse Richelieu d'une vilenie et Corneille d'une bassesse. Il me plaît de voir toujours grands et celui qui a créé le théâtre auquel l'appartiens et celui qui a fondé l'Académie à laquelle vous appartenez.

* * *

Mais Corneille est Corneille, messieurs, il est seul : on ne le compare pas, on le sépare. L'action civilisatrice que Richelieu lui demandait, qu'il espérait obtenir par le théâtre, qu'il croyait avec raison le théâtre capable d'exercer, ve s'amoindrissant toujours après Corneille. Après lui, en effet, on en revient bien vite aux proportions du plus jeune et du plus faible de ses chefs-d'œuvre, à la poétique de ce *Cid* que Richelieu trouvait indigne de son temps, et que l'auteur, de son côté, déclarait n'avoir écrit que pour divertir le public. Racine lui-même n'obtint pas cette épithète de *grand* définitivement conférée non de Corneille ; il n'obtient que celle de tendre, ce qui n'est pas assez, surtout après *Athalie*. Après Corneille enfin, le grand héroïsme cède de nouveau la place à l'amour, qui redevient et reste l'unique cause et l'unique fin dans les conceptions dramatiques. La poétique du *Cid* reprend force de loi, et tout notre code pourrait se résumer dans ce vers si connu :

"Pour vaincre d'un combat tout chimère est le prix.

En effet, tous les combats que nos héros livrent dans nos œuvres ont pour cause et doivent avoir pour récompense la possession d'une Chimène. Quand ils l'obtiennent, ils l'épousent et ils sont heureux ; c'est la comédie ; quand ils ne l'obtiennent pas, ils sont désespérés, et ils se meurent : c'est la tragédie ou le drame. Il ne sera pas un véritable amant, par conséquent un véritable héros de théâtre, celui que nous n'aurons pas montré prêt à immoler sa fortune, sa gloire, sa vie, son honneur à la femme qu'il veut conquérir. Elle ne sera pas non plus une véritable amante, celle qui ne sera pas prête, comme Chimène, à pardonner jusqu'au meurtre de son père au Rodrigue qu'elle aime. A nous entendre, c'est la femme qui meine le monde. Là où l'historien n'a pas pu comprendre, là où le philosophe n'a pas pu expliquer, nous arrivons avec la femme et nous éclairons tout. Quand Rodrigue combat, c'est pour Chimène ; quand Oreste assassine, c'est pour Hermione ; quand Armide s'arrache les cheveux, c'est pour Renaud ; quand Alceste exile, c'est pour Célimène ; quand Figaro pleure, c'est pour Suzon. Le théâtre devient le temple où l'on glorifie la femme ; c'est là que nous l'adorons, que nous la plaignons, que nous l'exécrons ; c'est là qu'elle vient se venger de l'homme et vendre dire que, malgré les lois que les hommes ont faites et qui la déclarent esclave, elle est reine et maîtresse de son tyran. Le théâtre lui fait son apothéose terrestre. Tout par elle ! Tout pour elle ! Eh, messieurs, voilà notre infériorité dans la manifestation de la pensée. Nous sommes sommés une seule cause : l'amour. Entre le public du théâtre et nous, chaque fois que nous entrons en rapport ensemble, il est tacitement convenu que c'est de l'amour que nous allons parler. La lutte ou l'alliance de l'homme et de la femme, tout le bien et tout le mal qui en peuvent résulter, la vie ou la mort donnée par l'amour, voilà notre thème, toujours le même, et voilà pourquoi quelques hommes sérieux croient que nous ne le sommes pas. Mais si nous n'avons pas pour nous tous les hommes sérieux, nous avons un allié naturel, bien puissant aussi, et cet allié, c'est la femme. Du moment que nous nous intéressons tant à elle, c'est bien le moins qu'elle s'intéresse à nos conceptions, elle qui a pour objet unique dans la vie, l'amour. Fille, amante, épouse, mère, elle n'a qu'un instinct, qu'une pensée, qu'une action, qu'une gloire, aimer. Son esprit est donc toujours prêt pour qui l'entretient de l'éternel besoin de son cœur. Voilà pourquoi elle est affamée de littérature et surtout de théâtre ; voilà pourquoi, quand nous avons conquis la femme, nous sommes sûrs du succès ; voilà pourquoi enfin Corneille avait raison, comme auteur dramatique, quand il écrivait les *Cid*, pourquoi Richelieu avait raison, comme homme d'État, quand il le combattait ; et enfin pourquoi M. Lebrun avait tort quand il le faisait pas, comme Corneille, son héroïne de théâtre sacrifiait tout à l'amour.

Eh bien, messieurs, si c'est là que j'en voulais venir après cette longue digression qui rentre, du reste, dans la tradition de l'Académie puisqu'elle vous entretient du moment de votre fondateur ; eh bien, messieurs, quand M. Lebrun a composé le *Cid d'Andalousie*, il a été de l'avis de Richelieu. Il avait été certainement frappé du défaut, défaut si sérieusement, du premier chef-d'œuvre de Corneille et il séparait en traitant un sujet identique, à montrer ce que Chimène aurait dû faire selon la nature et selon la morale. Il voulait élargir le cercle qui nous enferme. L'audace était grande, la tentative était noble ; il a échoué. Il a eu beau s'autoriser du drame de Lope de Vega, *l'Étoile de Séville*, il a eu beau avoir pour lui la vérité, la morale, le bon sens, l'honneur, car il faut espérer qu'il n'y a pas dans le monde une honnête femme capable d'épouser le meurtrier de son père, n'importe, le public a été contre l'auteur hérétique, je dirai presque sacrilège, qui osait attaquer le dogme accepté et reconnu au théâtre de l'amour quand même. Il y a des légendes qu'il ne faut pas discuter, surtout chez nous ; elles sont plus fortes que la raison et la vérité, parce qu'elles reposent sur le sentiment et l'imagination. Bref, on il ne fait pas faire le *Cid*, ce qui est très facile, on il faut le faire comme Corneille l'a fait.

L'insuccès du *Cid d'Andalousie* fut non-seulement la cause du découragement qui amena M. Lebrun à renoncer à la scène, mais il jeta son esprit dans le doute sur le but même du théâtre. Je trouve la preuve de ce doute dans un paragraphe de la préface dont j'ai parlé plus haut. Voici ce que dit M. Lebrun : "Ici se présenterait, si cette préface ne n'était déjà trop prolongée, une question souvent agitée et qui n'est pas encore complétement résolue, bien que le bruit de la lutte ait cessé : la question de l'art moderne, de l'art français, des formes qui conviennent à notre théâtre, de l'extension qu'il peut admettre, des limites qu'il doit s'imposer pour satisfaire, en même temps que les exigences nouvelles, notre goût si difficile, notre goût français, un goût d'ordre, de mesure, de limites, de loi, même au milieu de la plus grande liberté. Cette question dire."

Voulez-vous me permettre, messieurs, en courant le risque que M. Lebrun n'a pas voulu me permettre de reprendre la question où l'a laissée et de vous dire en que j'ai l'honneur de succéder à M. Lebrun, tage qu'il m'a légué, et qu'il y a là, pour moi, comme un devoir à remplir, d'autant plus que, dans une autre circonstance, dans une séance comme celle ci, M. Lebrun est revenu sur cette question, et qu'alors il semble avoir posé ses conclusions, en condamnant ici certaines tentatives, certaines audaces nouvelles ? En complimentant, avec raison, l'auteur du *Mariage d'Olympe* sur ce drame, M. Lebrun disait :

"Depuis un certain nombre d'années, il s'est répandu sur les théâtres, en faveur de certaines personnes bannies du monde, un goût de réhabilitation que le pays aussi peu comprendre que partager. La mode est venue partout d'offrir à l'intérêt du public des femmes tombées et souillées que la mission épure et relève. La passion autrefois était humilitée et repentante, elle est aujourd'hui glorifiée dans ses plus vifs excès. Elle tendait à se faire excuser ; elle porte le front haut, elle défie, elle est insolente : c'est à l'honnêteté à baisser les yeux. On place ces femmes sur le piédestal ; et l'on dit à nos femmes et à nos filles : Regardez, elles sont meilleures que vous."

Je n'avais pas le plaisir, messieurs, d'assister à la séance où ces paroles ont été prononcées, mais je suis certain qu'elles ont été accueillies par des applaudissements unanimes. Des paroles qui défendent la morale sont toujours et très justement applaudies par des auditeurs comme ceux qui nous entourent. Mais, puisque, dans cette même enceinte où, le 28 janvier 1858, vous parlait M. Lebrun, j'ai l'honneur aujourd'hui, messieurs, de parler devant vous (ce n'est peut-être pas ce jour là qu'on eût pu le prévoir) puisque vous avez eu la bonté, — quelques-uns disent demain l'imprudence, — d'ouvrir votre porte à un des hommes dont les œuvres ont été ici même, et sont encore en quelques endroits, accusées d'immoralité ; puisque cet homme a une occasion solennelle, unique dans la vie d'un écrivain, de défendre ses idées devant vous, c'est-à-dire devant le tribunal le plus éclairé et le plus compétent du monde, permettez-moi de répondre à cette accusation d'immoralité littéraire qui pèse sur lui et sur nous tous, nous allons dire.

Pour être franc jusqu'au bout, mais je vous le dis bien bas, nous sommes des révolutionnaires. Les gouvernements le savent du reste ; aussi ont-ils établi une censure qui fonctionne continuellement, rien que pour nous. Mais comme elle n'a jamais rien pu nous empêcher, ni *Tartuffe* ni le *Mariage de Figaro*, ni *Marion Delorme* non ne lui gardons pas rancune et nous marchons toujours.

Voilà, messieurs, ce que j'aurais dit à M. Lebrun si j'avais eu l'occasion et l'honneur de m'entretenir avec lui de cette question du théâtre et, peut-être, si j'avais pu le convaincre, n'eût-il pas eu le chagrin de renoncer à la scène. Il n'est trop défié de notre art, du public et de lui-même.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Chaque époque a son grand faiseur de mots. C'était jadis Talleyrand, ce fut ensuite le marquis de Boissy : c'est aujourd'hui M. de Villemessant.

Ce n'est pas qu'il n'y eut autrefois des Villancourt ; ce n'est pas non plus qu'il n'y ait aujourd'hui de Talleyrand, pour la repartie. Seulement, on ne prononce alors que les traits de l'un, on ne répète aujourd'hui que les saillies de l'autre. Affaire de goût.

L'esprit est le même ; un peu plus relevé par là, un peu moins collet-monté par ci, d'une part plus délicat, de l'autre moins moulu. Le profondeur de l'un ne va pas à la franchise de l'autre. Celui-là, de meilleure compagnie, celui-ci mêle à ses calembredaines plus de bon sens. L'un avait l'esprit d'une douairière, l'autre a la gaieté d'un jeune homme.

Pour le premier, l'auditoire était composé de grandes dames, le second sème volontiers ses jeux de mots dans les petits foyers de théâtres. Entre les deux, le marquis de Boissy a tenu une place moyenne. Appartenant au monde par sa famille, au théâtre par sa femme, avec de la fortune par soi, politicien par occasion, il vivait de tout. Il tenait à rien, parce que ce n'était point encore passé de mode, aimable et charmant jusque dans ses écarts, parce que l'on savait bien qu'ils étaient le plus souvent causés par le pastrictisme.

Peut-être reproduirons-nous un jour tout ce qui est demeuré vivant de cette verve jamais tarie, de ce premier des mots. "Aujourd'hui nous citerons seulement deux traits de Talleyrand et de M. de Villancourt.

Un soir, le prince de Bénévent se trouvait en brillante compagnie, chez quelqu'une de ses amies.

On causait, chacun avait à sa guise, décidé, dans le salon. Auteur du foyer, quelques vieilles dames ; debout, au centre de la pièce, quelques graves personnages causant à mi-voix. Le prince, lui, presque caché dans l'ombre d'un abat-jour, répondant par monosyllabes chaque fois que la conversation féminine se résolvait en question à lui adressée.

Tallyrand n'était pas un homme. Talleyrand n'avait encore rien dit qui méritât de rester. Ses véritables amies comprirent bien vite d'où venait son mécontentement. Le jeune homme, d'ailleurs fort médiocre, allait de groupe en groupe, se mêlant aux conversations, y jetant son mot, sans souci de gêner, sans cesser de déplaire.

Causant en politique, il avait connu tous les grands survivants de la Révolution ; parlait-on de la cour, il y était tout entier. Causait-on de la société, il était sûr à beauté des femmes, nul n'en connaissait de si magnifiques que lui.

— Ma mère a été certainement, disait-il, la plus belle personne de son siècle. Ses yeux étaient splendides, sa bouche divine, son port majestueux, son ...

Tallyrand, n'y tenant plus, l'interrompit :

— C'était donc monsieur votre père qui n'était pas bien ?

M. de Villancourt se trouvait au foyer des artistes, dans un théâtre de genre. Une femme de beaucoup d'esprit, qui lui en même temps une artiste de beaucoup de talent, causait avec lui. Ils en vinrent à accepter d'une soupirette du même théâtre et à discuter de ses mérites physiques.

— Je la trouve jolie, disait le député.

— Elle ! jolie ! répondait Mlle F... : allons donc, elle est atrocement laide.

— D'accord, répondait M. de Villancourt ; mais elle a des yeux fort spirituels.

— Des yeux spirituels ? — Vous ne vous connaissez décidément pas, mon ami : ils lui sortent de la tête.

— Justement !

— Malleville, dont nous parlions hier, eut souvent des mots d'une naïveté époustouflante.

On comparait devant lui Lamartine à Victor Hugo. Or, il admirait le premier et ne pouvait souvent souffrir le second.

Cependant, on lui soutenait que le poète, de *Graziella*, du *Jocelyn*, du *Pauline*, de l'*Histoire des Girondins*, de la *Chute d'un ange*, de la *Légende des siècles* avait quelque valeur. Il le niait.

Puis, s'échauffant par degrés, il fit un éloge pompeux de l'éclatante de *Joseph*, il exalta l'auteur du *Lai*, il ne tarit plus d'éloges pour la plume qui avait écrit le *Cruvier*. Enfin, emporté par son enthousiasme, il s'écria tout à coup :

— Que vous dirai-je : Hugo, je ne l'aime pas. Quant à Lamartine, je vous l'avoue, il m'a fait peur !

— D'une correspondance adressée de Hollande au *Gaulois* nous avons, et, datée d'Amsterdam 31 janvier 1875, nous extrayons les lignes suivantes, assez intéressantes, relatives à la *crémation* des corps.

Le fait est que n'jamais une pareille réforme a présenté quelque part des chances de réussite, c'est bien ici. La nature de notre sol sera un puissant auxiliaire pour les partisans de la crémation. Dans toute la Hollande, en effet, à deux pieds de la surface, on trouve l'eau, et ce n'est point enterrer les morts que d'enfouir les cercueils dans un lac de boue.

Nos provinces de Gueldre, de Drenthe et de Brabant sont plus favorisées. Là, c'est le sable qu'on rencontre en creusant ; mais en Zélande, en Frise, une partie de la province d'Utrecht et dans celle de Groningue, c'est vase et tourbe, comme en Hollande ; et cette pensée d'aller reposer dans cette boue glacée n'est rien moins qu'agréable et rassurante.

Je sais qu'un poète de mois que me prêtes ne laisserait point tant de façons, et que le sol qui a reçu Homère dépouillés est assez glorieux pour que nous ne lui marchandions pas quelques os.

Où le père a passé passera bien l'enfant. Mais je ne serais point surpris qu'au moment où la seconde Chambre reprendra ses travaux, c'est-à-dire dans quelques jours (probablement le 9 février), et elle ne soit saisie d'une pétition "crématoire" et qu'elle ne lui fasse son accueil.

Le roi Ferdinand de Naples a laissé en Italie la réputation d'un prince assez ami de ses sujets. Pour ne pas les encourager par son exemple à risquer leurs jours pour des entreprises dangereuses. L'*Événement* cite l'exemple suivant de sa ... prudence.

Le roi était à la chasse, et, en présence sur son passage, à la peur le prend, il jette son fusil et grimpe à l'arbre le plus voisin avec la rapidité d'un matou.

Quand il fallut descendre et qu'il se vit entouré, un peu honteux de sa promptitude : "Avez-vous vu, s'écria-t-il, comme j'ai bravement monté à cet arbre ? Je n'ai pas eu un instant peur de tomber..."

Puis, voyant bien qu'il fallait en venir au bouc qui faisait le fond de la question, il ajouta :

"Si j'avait été un lion, un tigre ou un éléphant, j'aurais lutté ; mais avec un biffe, j'aurais cru m'avilir."

Le pauvre Malleville avait la prétention d'être un des plus habiles cavaliers de son temps.

On croyait peu autour de lui à ce talent, qu'il n'avait jamais eu l'occasion de montrer, et c'était, parmi ses amis, le plus sensible sujet de plaisanterie. Un jour, que la discussion se trouvait engagée sur l'équitation, l'auteur des *Mères repenties*, qui était un brave Breton, soutenait plus vigoureusement que jamais ses prétentions.

Il s'animait de plus en plus, et ses voix éclatante menaçait de faire sauter les vitres en éclats, lorsque l'un des assistants, l'interrompant, lui dit :

— Eh bien ! c'est entendu, là, en-tu-dent ! — Tu montes à cheval comme un *plenior*.

FRONT DÉCOUVERT. — Les femmes ont, depuis quelque temps, adopté la mode de ne rien mettre sur leurs chapeaux. Le front — cette table d'ivoire où se lit l'intelligence — est devenu pour elles un objet de parure, un ornement, dont qu'il faut soigner, et c'est à qui laissera tomber le plus bas la frange de ses cheveux coupés comme l'effilé d'un manteau.

Notre confrère Adrien Marx trouve cet usage seyant à quelques visages, mais absurde au premier chef, et il en signale, dans sa chronique de la *Vie sportive*, les nombreux inconvénients.

"Le peau du front, dit-il, a besoin d'air et de lumière. Dès qu'elle est soustraite à la bienfaisante action du jour et de l'oxygène, elle se fane et se ride.

"L'autre jour, une dame de mes amies qui, depuis un an, se coiffe à la Ninon, que je blâme, s'avisa de relever ses bandeaux : elle resta d'horreur à la vue de son front devenu ridé et sillonné des stries grisâtres — au front d'octogénaire, — comme chez ceux qui ont dépassé, et de loin, qu'à pas de nom dans la langue des gens bien élevés.

"N'allez pas croire, madame, que j'exagère les choses pour les besoins de ma cause. Je ne suis pas un de ces prédicateurs ou moralistes sévères qui tâchent à effrayer mon public, — je dis la vérité, — rien que la vérité.

"Au surplus, demandez à votre médecin."

SPECTACLES, BALS, &c.

Théâtre de l'Opéra.

Théâtre de l'Opéra.—De Muraltu.

Théâtre de l'Opéra, De Muralta

Mlle Uma de Muralta,

Sa'le Grunewald.—De Munkas.

Théâtre St.-Charles.

Frank E. Aiken,

Mais Colossal

AU SINGE QUI VISSE.

MANUFACTURE DE CHAUSSURES

VINCENS

POUR HOMME, FEMME ET ENFANT.

164, Rue Royale.

RECEVANT les CUIRS directement de France, je suis la seule maison qui puisse vendre pour la somme de cinq dollars seulement des bottes solides chaudes et imperméables en peau de veau en marque garantie pour un choix de l'échantillon.

Mon outillage, c'est un complet, je puis, de peu de temps, établir des chaussures adaptées à d'une solidité sans égale, de plus, je garantis chaussures imperméables et d'une solidité toute épreuve.

Vente et location de machines à vivre système Lemoine, Simonet et Mayer. Vivres, souliers de chaussures exécutés dans la plus bref délai.

FABRE,

Sellier-Bottier,

7fév—1an 172, inventeur breveté (S. G. D. G.)

Chaussures ! Chaussures !

À BON MARCHÉ,

AU MAGNOLIA.

124, RUE ROYALE 124

M. G. LEPRE, venant de recevoir de France, prévient un nombreux clientèle et le public en général qu'il vendra ses chaussures à des prix à chance de la crise actuelle ; il prend de cette occasion pour remercier ceux qui viennent de recevoir mon MAGNOLIA qui, en plus, qui ont permettre de faire le changement pour du cuir, bienvenue et estimée à bon marché.

6fév—1an

PIERRE PAVIA

Fabricant de Chaussures à vis.

PREMIÈRES FABRIQUE DU SUD.

Au No. 136 de la rue Royale entre les rues Pierre et Toulouse.

INVENTEUR breveté et fabricant de chaussures à vis métalliques. Elles ne peuvent pas se détraquer ; elle est remportée le premier prix à la Nouvelle-Orléans à l'Exposition, la médaille en or en 1872 et la médaille en argent en 1873.

avril—1an

AU PROGRÈS.

ERNEST CABAUD,

Fabricant de Chaussures à Vis,

Rue Royale, No 61, près Conti.

SYSTÈME BREVETÉ PERFECTIONNÉ.

A. Carrière & Co.,

NÉGOCIANTS-COMMISSIONNAIRES,

IMPORTATEURS DE VINS, EAUX-DE-VIE, &c. &c.

No. 42, rue Toulouse.

RECOIVENT régulièrement : Vins en fûts et en bouteilles, ordinaires et fins, Porto, Sherry, huiles d'olive.

Avantages spéciaux, sur commissions, à Londres, Liverpool, Havre et Marseille.

W. G. COYLE & CO.,

VENTES JUDICIAIRES

ASSURANCE SUR LA VIE.

New York Life Insurance Company

CAPES & OGDEN,

CAZAUX & VERGNOLE

J. BRANDIN FILS, Agent.

Banque d'Épargne des Citoyens.

MECHANICS' HALL.

Banque Nationale de l'État

VENTES À L'ENCAN.

HOFFMANN, MARKS & CO.

Association Française de Bienfaisance et d'Assurances Mutuelles de la Nlle-Orléans.